

Réflexion sur une démarche de recherche inductive inspirée de la méthode analytique

Eveline Gagnon

Volume 28, Number 2, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1069701ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1069701ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, E. (2019). Réflexion sur une démarche de recherche inductive inspirée de la méthode analytique. *Filigrane*, 28(2), 205–233.
<https://doi.org/10.7202/1069701ar>

Article abstract

This article describes a specific and original method elaborated in the context of a doctoral thesis. By exposing this qualitative methodology as it emerges from the thesis subject—fatherhood identity paradoxes in street youth—, the author proposes a reflection on clinical and ethical issues relevant to psychoanalytical research.



Réflexion sur une démarche de recherche inductive inspirée de la méthode analytique

Eveline Gagnon

Résumé : Cet article décrit une méthodologie de travail spécifique et originale développée dans le cadre d'une thèse doctorale. Par le récit de cette méthodologie, en tant qu'elle reste imbriquée au sujet de thèse lui-même – les paradoxes identitaires chez de jeunes pères ayant un parcours de rue –, nous tenterons de soulever certains questionnements et d'engager une réflexion portant sur les enjeux cliniques et éthiques d'une recherche d'orientation théorique psychanalytique.

Mots clés : méthodologie qualitative; psychanalyse; jeunes de la rue; paternité.

Abstract : This article describes a specific and original method elaborated in the context of a doctoral thesis. By exposing this qualitative methodology as it emerges from the thesis subject—fatherhood identity paradoxes in street youth—, the author proposes a reflection on clinical and ethical issues relevant to psychoanalytical research.

Keywords : qualitative methodology; psychoanalysis; homeless youth; fatherhood.

Le texte qui suit retrace mon parcours de thèse à travers les grandes lignes de sa méthodologie. Malgré le fait que de nombreux éléments des résultats de cette recherche ne peuvent être développés ici, j'espère exposer au lecteur suffisamment de contenu pour amorcer une réflexion, non sur la thèse directement avec ses développements théoriques, mais plutôt sur la manière singulière dont elle a été menée et sur la portée que peut avoir une telle démarche.

De l'élaboration d'une thèse...

Ma thèse est issue d'une recherche de plus grande envergure, dans le cadre de laquelle j'ai rencontré des mères et des pères âgés de 18 et 30 ans (nommés «jeunes de la rue» pour les fins de cette recherche) qui fréquentaient l'organisme Dans la rue¹. Afin de situer le lecteur quant au contexte entourant cette thèse et au matériel utilisé pour la réaliser, voici quelques détails tirés de l'étude initiale.

D'abord, le choix d'une méthodologie qualitative s'imposait : d'une part en raison de la nature complexe du sujet visé ; d'autre part du fait de l'intention des chercheurs d'obtenir une compréhension plus poussée des jeunes de la rue en contexte de parentalité, suivant une méthode inductive. Le désir de démystifier leur expérience et d'aller au-delà des préjugés et des préconceptions vint soutenir la nécessité de donner la parole aux participants, de leur laisser le temps et l'espace pour s'exprimer, pour élaborer un récit souvent difficile à dévoiler. L'utilisation d'entretiens permit notamment de recueillir la parole des participants rencontrés, expression d'une expérience subjective au cœur de leur situation « en marge ». Il s'agissait d'une démarche exploratoire visant à dégager des questions de recherche ouvertes, directement en lien avec la problématique définie, et de faire émerger des pistes de réflexion et de compréhension sur un sujet encore peu visité. Une approche nécessitant donc une « posture qualitative » (Gilbert, 2009) particulière de la part des chercheurs, inspirée de la psychanalyse et basée sur une attitude d'ouverture au matériel recueilli pour chacune des phases de la recherche. Je reviendrai sur les enjeux de cette « posture ».

Gilbert (2009) développe l'idée d'une position d'« entre-deux » pour le chercheur d'orientation psychanalytique. Souvent inconfortable, elle demeure « ni totalement psychanalytique, ni totalement scientifique dans l'acception usuelle des critères de scientificité » (Gilbert, 2009, p. 23). D'une part, le contexte de recherche n'est pas celui de la cure analytique – ce qui n'empêche pas l'utilisation de concepts propres à sa métapsychologie pour penser ; d'autre part, la méthodologie proposée ne s'inscrit pas dans une lignée positiviste incluant, par exemple, des critères de reproductibilité ou de généralisation. La richesse de la démarche tient néanmoins en cette « rencontre de deux subjectivités, entre deux sujets humains » (Gilbert, 2009, p. 23), dans la mesure où le chercheur connaît suffisamment bien les assises théoriques et les enjeux potentiels avec lesquels il jongle.

Contrairement aux séances cliniques, les entretiens de recherche sont d'emblée guidés par une question de la part du chercheur ; la demande vient donc d'abord de ce dernier. Ce constat réduit nécessairement le champ de l'analyse et de l'interprétation des données. Toutefois, l'association libre et la possibilité que se déploient des mouvements transféro -contre-transférentiels tiennent pour autant que les entretiens soient menés d'une manière non directive qui tend vers la neutralité² (Gilbert, 2009) et la libre association. Afin de respecter le plus possible le fil conducteur du discours des participants, les entretiens, qualifiés de « semi-directifs » en raison de la

question d'amorce préétablie – à savoir la question ouverte « j'aimerais que tu me parles de ta famille... » –, tendaient donc à être menés de façon non directive.

Quant au problème de la demande, nous pouvons postuler qu'en répondant à la recherche de façon volontaire, les participants avaient nécessairement aussi une demande, ne serait-ce que celle d'être écoutés : « La perspective psychanalytique permet d'envisager une autre demande, différente du motif explicite ou prétexte de la rencontre chercheur-participant, [laquelle] se déploie au fil des entretiens menés » (Gilbert, 2009, p. 25). Aussi ai-je été fort surprise lorsque certains participants, hommes et femmes, se présentaient à la seconde entrevue sans s'attendre à recevoir la compensation financière prévue, ou encore demandaient des entretiens supplémentaires.

Un autre aspect en lien avec l'orientation psychanalytique adoptée par les chercheurs de l'étude principale est l'utilisation d'indicateurs de mouvements transférentiels et contre-transférentiels inhérents à la rencontre avec le participant – d'où la pertinence d'analyser ses propres entretiens, avec tout ce qu'ils contiennent d'affect, tout en maintenant le dialogue avec d'autres chercheurs concernant les données d'entrevue. Évidemment, je ne parle pas ici d'une analyse du transfert et du contre-transfert comme telle. Rappelons qu'il s'agit essentiellement d'éléments inconscients qui, bien qu'ils surviennent dans divers contextes, ne se prêtent à l'analyse que dans certains cadres particuliers, comme celui de la cure. De fait, « le cadre analytique ne [fournit] ses clés d'interprétation qu'au regard d'une fréquentation assidue » (Leroux, 2001, p. 78). Il serait donc abusif de parler de véritable possibilité d'analyse transféro-contre-transférentielle dans un contexte de recherche impliquant des participants rencontrés à deux reprises seulement. L'idée de mouvements transféro-contre-transférentiels présents au sein des entretiens et pouvant être décelés dans le discours et les éléments entourant les rencontres apparaît toutefois utile pour l'analyse.

Les balbutiements : le plongeon et l'immersion

Initialement, j'ai dû effectuer un remaniement des thèmes et catégories conceptualisantes³ (Paillé et Mucchielli, 2003) déjà constitués lors de la première analyse de l'étude principale, afin qu'ils soient plus en lien avec les objectifs et questions de ma recherche, questions encore inconnues à ce stade. Par « remaniement », il était entendu que des recoupements entre certaines catégories pouvaient se faire, que de nouvelles catégories pouvaient

être créées, et que certains thèmes et catégories accessoires pouvaient être évincés lors de l'analyse finale.

J'étais disposée – enfin, je le pensais – à écrire ma thèse. Mais quelle thèse? La première analyse conjointe avec ma directrice de thèse avait permis de mettre en forme l'ébauche des résultats. Par ailleurs, avec le temps, quelques articles écrits par des collègues du groupe de recherche étaient parus. Qu'avais-je donc à dire de différent sur cette parentalité singulière? Il m'apparaissait improbable qu'une relecture des mêmes entretiens – lesquelles commençaient par ailleurs à dater – allait mener à de nouvelles perspectives, d'autant qu'il était prévu que la méthode d'analyse demeure identique. Je me trouvai alors bien dépourvue face à cet amoncellement de documents jetant de l'ombre sur ma feuille blanche. L'angoisse. Par où commencer? Comment procéder? Je proposai à ma directrice ahurie de tout reprendre à zéro, de refaire de nouvelles entretiens, voire d'étudier un autre sujet, pourquoi pas? Ce jour-là, sa sagesse et sa patience m'ont sauvée d'une longue déroute: j'avais en main tout ce qu'il fallait pour écrire une thèse, me dit-elle.

S'il existe autant de thèses que de thésards, comment définir les contours d'un tel travail? Je ne souhaite pas ici débattre des exigences qui déterminent qu'une telle recherche mène ou non au diplôme. Ce sont plutôt les questions de savoir comment se construit et s'écrit une thèse, à partir de quelle posture, dans quel but, pour quoi et pour qui (la question de la transmission), qui m'intéressent. Nous le savons, la méthode privilégiée par le chercheur doit avant tout lui permettre de répondre à ses questionnements. Mais qu'en est-il lorsque ceux-ci sont prédéterminés, imposés, d'une certaine manière, par ce qui le précède? D'où part le chercheur qui a un matériel à sa disposition sans savoir quoi en faire? Comment s'inscrire en continuité avec l'étude du groupe de recherche, tout en suivant sa propre voie?

Non sans peine, je me suis replongée dans les entretiens afin de retrouver ce qu'ils m'avaient fait vivre. Un participant à la fois, j'ai voulu mieux les connaître, peut-être mieux les rencontrer: leurs particularités, leur façon d'être, leur manière de se présenter à moi, leurs réactions (et les miennes), leurs aspects plus défensifs, leurs traits prédominants, leur souffrance, leur espoir, etc. Tout ce à quoi je pouvais avoir accès en l'espace de deux entretiens, à travers le souvenir et la redécouverte de ces rencontres. La réécoute et la relecture m'ont amenée à de nouvelles prises de notes portant sur mes impressions, ressentis, pensées, interrogations, consignées dans un cahier en toute liberté. Ces moments d'immersion furent enthousiasmants et parfois

déroutants. Ils m'ont donné l'envie et le courage de poursuivre ce long parcours, mais m'ont aussi confrontée aux méandres de mes propres enjeux et limites. Dans ce genre d'étude, force est de constater qu'on ne peut échapper à la subjectivité du chercheur, son analyse étant nécessairement teintée de qui il est et d'où il vient.

Spécificités et différenciation de ma thèse : les jeunes pères

Le retour aux entrevues a mené à la multiplication des interrogations, allant parfois dans tous les sens. Comment en vient-on à une telle précarité sociale? Est-ce un choix? Un enchaînement de malchances? Un parcours inévitable relatif à nos origines? Y a-t-il un lien direct entre le vécu de ruptures dans l'enfance et celui du début de l'âge adulte? Pourquoi tant de rechutes? Pourquoi devenir parent dans un tel contexte? Comment comprendre que, malgré le souhait de changement et le désir de faire différemment, bien souvent la situation demeure la même?

C'est à la lumière d'un paradoxe « identitaire » émergeant des entretiens avec les jeunes pères que j'ai choisi d'approfondir les dimensions de la transmission et de la répétition, notions centrales de la recherche principale. Ce paradoxe, je l'ai pensé en termes de continuité (devenir parent) et de rupture (être en marge, « dans la rue »). Ainsi, quel sens peut prendre le désir de parentalité chez ces jeunes « de la rue »? Comment comprendre ces enjeux (identitaires, familiaux, sociaux) en tant qu'ils paraissent d'emblée paradoxaux?

Ma thèse avait d'abord une visée exploratoire. Elle s'insère dans un contexte social et culturel particulier, encore peu connu et difficile à cerner, notamment du fait de l'hétérogénéité de la population visée. De nombreux questionnements demeurent concernant ceux que l'on nomme « jeunes de la rue », « jeunes marginaux » ou « jeunes en difficulté ». Malgré les aléas de leur histoire, bien documentés par la recherche, tenter d'expliquer leurs parcours inhabituels et leur souffrance reste complexe. Beaucoup de gens travaillent quotidiennement et déploient leur savoir-faire sans relâche afin de leur venir en aide : centres de jour, centres d'hébergement, intervenants, travailleurs de rue, etc. Autant d'efforts et d'individus engagés au service des plus démunis, malgré les nombreuses difficultés associées. En plus des diverses rechutes (retour à la rue, consommation, etc.) et autres obstacles à se sortir d'une situation instable et précaire, certaines problématiques semblent se répéter d'une génération à la suivante. Les enjeux de la parentalité chez ces jeunes soulèvent des questionnements complexes pour les milieux d'intervention,

et plus largement pour la société, auxquels nous n'avons pas de réponse simple. Influencée par les bases épistémologiques et théoriques du groupe de recherche, j'ai d'abord souhaité élaborer une conceptualisation théorique menant à des possibilités de compréhension et à une réflexion sur les manières d'aborder les choses autrement.

Au-delà des contraintes de temps dues aux modifications d'une méthode d'analyse plus longue que prévu au départ – on dit qu'une bonne thèse en est une terminée... –, le choix de cibler seulement les pères fut déterminé par des raisons propres à la recherche elle-même et d'autres plus personnelles. D'une part, si peu d'études portent sur la parentalité chez les jeunes de la rue, il en existe encore moins qui s'attardent spécifiquement à la situation des pères. D'autre part, il apparaissait clair pour moi que le paradoxe identitaire, tel que posé précédemment, devenait d'autant plus intéressant qu'il concernait des jeunes hommes reconnaissant une paternité rarement assumée dans le quotidien. En effet, aucun des pères rencontrés n'avait la garde de son (ses) enfant(s). Certains même n'avaient aucun contact avec lui (eux). Pourtant, c'est bien par cette voie de la parentalité qu'ils avaient choisi de répondre à la recherche. Être « jeune de la rue » et être « père » : des identités paradoxales portant à la fois le sceau de la désaffiliation et celui de la continuité par la filiation.

D'un point de vue plus personnel, je dois préciser que l'analyse des rencontres avec les jeunes pères me semblait d'emblée plus réalisable que celle des jeunes mères. Tout en étant suffisamment touchée et intéressée par ces entretiens, j'ai eu le sentiment de pouvoir ainsi mieux trouver la bonne distance avec mon objet d'étude et maintenir l'espace psychique nécessaire à l'accomplissement du travail.

Une démarche singulière : entre analyse qualitative et articulation narrative⁴

Les jeunes pères, rencontrés à raison de deux entrevues d'environ 1 h 30 à 2 h chacune, étaient âgés de 18 à 30 ans (au moment des entrevues) et fréquentaient l'organisme Dans la rue à Montréal. Ils se présentaient comme parents d'au moins un enfant, âgé entre 6 mois et 6 ans, mais aucun n'avait la garde de son (ses) enfant(s) et deux d'entre eux n'avaient pratiquement aucun contact avec lui (eux). Aussi, tous étaient séparés de la (des) mère(s) de son (ses) enfant(s). Deux des participants habitaient dans un appartement relativement stable et les trois autres vivaient partagés entre des logements divers et des périodes sans domicile. Un seul avait un emploi.

L'échantillon de base et les questionnements étant modifiés, il a aussi fallu reprendre le travail d'analyse et utiliser une méthodologie plus appropriée à mes objectifs.

En m'intéressant d'abord à leur singularité et aux éléments significatifs des rencontres, il devenait évident que la mise en forme des résultats devait surtout permettre au lecteur de bien saisir l'essence des entretiens ainsi que mon appréhension des participants rencontrés. C'est pourquoi j'ai choisi de constituer des portraits de ces rencontres, chacun illustrant l'essentiel de ce qui fut conservé de ces entretiens, compte tenu des questionnements m'habitant et du cadre théorique à partir duquel furent menées les analyses. J'espérais qu'à travers ces portraits le lecteur parvienne à saisir à la fois une part des problématiques psychiques et relationnelles complexes dans lesquelles se trouvent ces pères et ma démarche de mise en sens et de compréhension du matériel d'entretien, ainsi que certains éléments propres aux rencontres ayant eu lieu. D'ailleurs, les noms donnés aux portraits vont en ce sens et ne sont en rien le fruit du hasard : ils proviennent de l'aboutissement de l'analyse des entretiens et de la réflexion l'ayant nourrie.

Créés l'un à la suite de l'autre, ces portraits varient dans leur structure en fonction du contenu émergeant des entretiens et des analyses que je souhaitais mettre de l'avant. Il est important de noter ici que, malgré mes aprioris théoriques, j'ai tenté de constituer ces portraits comme des métaphores, sans référence à la théorie. Toute la rédaction de cette partie des résultats s'est effectuée à partir des données d'entretien et de mes notes personnelles. Évidemment, ma pensée demeure en partie influencée par la théorie psychanalytique. Seulement, j'ai voulu faire l'effort de la mettre en suspens lors de l'analyse, de la même manière que je tente de le faire en séance avec un patient. Cette « suspension » de la théorie et de ses termes consacrés permet de « ne pas trop rapidement restreindre la complexité du sujet à une appellation » (Gilbert, 2009, p. 30) et d'ouvrir le champ de la réflexion ultérieure. D'autant que pour ces « jeunes de la rue » les étiquettes ne manquent pas ; il ne s'agissait en aucun cas de conclure à une forme de diagnostic.

Le lecteur peut donc découvrir cinq portraits comme autant d'illustrations de mes rencontres avec les jeunes pères : l'Illusionniste, le Boxeur, le Funambule, le Professeur et le Mime. Les noms donnés aux participants me sont venus à travers le travail d'écriture et parlent à la fois de leur manière d'être et de la position dans laquelle je me suis trouvée au moment des entretiens. D'ailleurs, il est intéressant d'apprécier l'aspect « spectaculaire » auquel j'ai fait appel, sans d'abord m'en rendre compte. En effet,

les portraits créés réfèrent tous à des personnages du monde du spectacle, mais ce constat ne m'est apparu qu'après-coup seulement, lors de la mise en commun des résultats, comme des « taches aveugles » qui permettent a posteriori de mieux évoquer ce que ces rencontres ont pu me faire vivre – spectatrice plutôt qu'interlocutrice ; voir, plutôt qu'entendre, être frappée, éblouie, choquée. Par ailleurs, peut-être ces constats réfèrent-ils aussi à la situation « spectaculaire » de ces jeunes « dans la rue », disponible au regard de tout un chacun.

Deux niveaux d'analyse

J'ai tenté une analyse à deux niveaux impliqués dans la constitution des portraits et dans leur mise en commun subséquente.

Le premier niveau correspond à un découpage en rubriques (différentes des thèmes et catégories de la première analyse), à savoir un découpage du texte en fonction de la personne dont nous parle le participant : lui-même, sa mère, son père, son (ses) enfant(s), sa (ses) conjointe (le couple), sa fratrie, ses grands-parents (ou autre membre de la famille), la société, les pairs, l'interlocutrice (moi). Ce nouveau découpage, à la fois simple et au plus près du verbatim, a eu l'avantage de mettre en évidence le discours des participants sur leurs représentations des liens et sur les répétitions personnelles et générationnelles (perçues ou non), et m'a amenée à considérer plus directement le poids des propos des participants dans l'élaboration théorique ultérieure. Par exemple, en regroupant tous les passages dans lesquels un participant me parlait de son père, je pouvais avoir accès aux récurrences, aux contradictions, aux interrogations, à ce qui semblait lui échapper. Je me suis aussi attardée aux éléments permettant l'émergence d'une interprétation basée sur la convergence et la cohérence des données (Brunet, 2008), de la même manière que l'on peut interpréter des entretiens psychologiques (par exemple dans le cadre d'évaluations). Dans un tel modèle de compréhension, c'est l'accent mis sur ce qui ressort davantage et qui concorde avec l'ensemble des éléments recueillis qui permet d'accorder une valeur et une crédibilité à la compréhension du clinicien. Il en va de même pour l'analyse des résultats de recherche et ce qui est proposé comme interprétation par le chercheur. Ajoutons à ceci l'importance des aspects théoriques associés et de leur intégration en cours d'interprétation des résultats.

Le deuxième niveau d'analyse concerne plutôt le discours et les mouvements transféro -contre-transférentiels. Comment s'en servir dans ce cadre spécifique ? Comment les déceler pour ensuite les interpréter ? Une analyse

des entretiens tenant compte de leur déroulement linéaire apparaissait être une bonne méthode de départ. Inspirée de la technique psychanalytique, cette manière de suivre le cours des propos de chacun des protagonistes de l'échange présente l'avantage d'établir des liens précieux dans le discours. Nous pouvons ainsi reconstituer ce qui a pu se passer dans la rencontre, les éléments défensifs de chacun, le déroulement des pensées par les associations, les émotions qui apparaissent, etc. Dans ce déroulement linéaire des entrevues, je me suis intéressée à des éléments spécifiques du discours : l'ordre dans lequel étaient présentés les personnages familiaux, les premières idées des participants en lien avec la question d'amorce (« j'aimerais que tu me parles de ta famille... »), les variations de voix, hésitations, changements de sujet, silences, moments et contenus des questions de l'intervieweuse, ainsi que les bris de lien (par exemple lorsque le participant sort de la salle ou lorsque l'intervieweuse ne relève pas un matériel potentiellement pertinent). De ces éléments ressortaient des particularités de la rencontre avec chacun des participants me permettant d'établir des profils distincts et suffisamment représentatifs, sans néanmoins demeurer dans la description historique. C'est une analyse des processus et des enjeux conflictuels ou paradoxaux qui m'a intéressée et non pas une analyse centrée sur une compréhension diagnostique structurale ou autre. J'ai simplement cherché à décrire ce qui se passait dans les entretiens afin de mieux saisir des fonctionnements psychiques et relationnels chez les participants, dans ma rencontre avec eux.

La métaphorisation en cinq portraits

Illustrant les rencontres avec chacun des participants, ces portraits présentent les cinq pères à tour de rôle et de manière indépendante afin de mettre en lumière les spécificités de chacun. L'analyse porte toujours sur des niveaux distincts mais intriqués, les uns permettant d'éclairer et d'enrichir les autres. Suivant cette perspective, je me suis intéressée au discours, à la séquence des thèmes abordés, aux singularités, aux rubriques (mentionnées ci-dessus), à mes notes personnelles, à mes impressions et ressentis, etc. Chaque portrait tente de retracer les éléments importants de ces rencontres, autant par ce que les participants disent ou montrent que par ce qu'ils dissimulent parfois, sans doute à leur insu. Les répétitions et incompris sont mis de l'avant, notamment par la recherche de contradictions et autres particularités dans le discours (hésitations, silences, changements de ton, etc.). Tout en cherchant à permettre au lecteur de retrouver l'essence de ces rencontres,

les références à l'histoire personnelle et familiale ont été transformées afin de préserver l'anonymat des participants.

Ces cinq portraits présentent donc l'amalgame de tout ce que j'ai pu réunir (verbatim, analyses, thèmes, catégories et rubriques, impressions et ressentis, etc.) concernant les entretiens avec ces jeunes pères. Par une élaboration métaphorique, j'ai voulu montrer un aspect central de leur caractère propre, enraciné dans le récit de leur histoire et dans la manière dont ils se présentaient à moi : d'abord l'Illusionniste, avec ses bricolages et tours de magie, puis le Boxeur, infatigable combattant aux allures de géant, le Funambule ensuite, haut perché sur sa corde raide, ainsi que le Professeur, maître autant que prisonnier de sa matière, et enfin le Mime qui hurle en silence, qui s'éclipse pour mieux réapparaître. En voici quelques extraits,

L'Illusionniste : portrait d'une rencontre bricolée

Le collage a cette particularité qu'il montre une chose en en cachant systématiquement une autre. Les deux surfaces sont connues, cohabitent, sans pourtant être vues au même moment. L'une apparaît à la condition d'ignorer l'autre, rendue invisible. Le collage apparaît ici comme une solution ingénieuse dans la construction d'une identité en couches superposées qui s'ignorent entre elles. Les entrevues avec ce jeune homme regorgent d'éléments dits, montrés, racontés, disponibles à la conscience comme des souvenirs, des envies, un savoir sur soi et sur son histoire. Le discours est structuré, élaboré même, touchant. Et pourtant, on finit par y déceler des indices de tromperie. Comme si l'interlocuteur se devait de croire à une certaine vérité afin d'oublier les allusions à ce qui doit demeurer caché. À la manière de l'illusionniste, ce jeune attire continuellement l'attention sur un aspect d'une réalité afin d'en dissimuler un autre. Au risque de découvrir l'imposture, on ne peut lier entre elles les clés de son histoire qui, pourtant, parsèment l'ensemble du récit. L'Illusionniste porte un masque. Un masque pour exister, paradoxalement, à défaut d'être reconnu et de se reconnaître dans le regard de l'autre. Quel avenir pour celui dont l'identité demeure cachée ? La solitude apparaît inévitable, l'Illusionniste ne trouve pas sa place. Au sein de ses familles (passée et présente) ou ailleurs, il reste inconnu, exclu du monde qui l'entoure et de ce qu'il désire.

Le Boxeur : portrait d'une rencontre perdue d'avance

Le Boxeur entre en scène. Sur le ring, il jauge son adversaire, observe ses mouvements, son regard. Où l'attend-il ? De quel côté le prendre, le déjouer ?

Chose certaine, mieux vaut s'empresse de le mettre K.O., l'empêcher de penser, lui en mettre plein la vue avant qu'il ne s'infiltré dans les zones sensibles. D'entrée de jeu, nous sommes propulsés dans un monde où l'image et l'action prévalent sur les mots, où ce qui se donne à voir vient faire écran à la pensée et à la possibilité que se dise quelque chose. Pour survivre, comme dans le ring, il faut se battre. Et pour gagner, il faut être fort, inébranlable. Une grande partie des entrevues avec ce jeune homme sera consacrée aux descriptions détaillées d'épisodes violents dans lesquels il démontre sa force, sa puissance, en écrasant l'adversaire. La thématique du « gros » apparaîtra après quelques minutes d'entrevue seulement, à la fois dans le contenu du discours et dans la présentation *in vivo* d'un corps musclé et surinvesti dans ce qu'il donne à voir : corps dangereux, sorte d'arme redoutable capable de tout détruire. La stratégie s'impose en images : impressionner et déstabiliser l'autre avant qu'il ne le fasse. Nous verrons comment se dessine, à travers le discours de ce jeune homme et la manière dont il le transmet, ce qui ne peut être dit, voire pensé. Le Boxeur semble aux prises avec une identité difficile à assumer, pour lui-même et pour les autres. Le monstre s'édifie pour lui, malgré lui, et la peur qu'il génère ne semble avoir d'égale que celle dont il a été victime. Comment s'en sortir ? Comment ne pas répéter ?

Le Funambule : portrait d'une rencontre qui ne tient que par un fil

C'est l'histoire d'un jeune homme suspendu dans l'espace et le temps, lourd d'un vécu familial chargé d'embûches et de malheurs. Face au regard hébété de son interlocuteur, il tangué sur son fil à la manière d'un funambule maladroit qui ne compte que sur le contrepoids du balancier pour éviter de tomber. Étrange théâtre tenant en haleine, et pourtant désespérant de fatalité. Ainsi il raconte comment il s'accroche à l'un, à l'une, puis à l'autre, puis encore à un autre... sans jamais trouver de stabilité en lui-même. Lorsqu'on le lâche, dit-il, il perd ses moyens et s'effondre ; il tombe. Le Funambule semble confiné à cette position au-dessus du vide. Dépendant de l'autre qui le tient, il risque toujours de tomber. Peut-être ne peut-il être en lien que de cette manière ? Un lien qui pèse lourd et qui, pourtant, le ramène souvent à sa solitude. Un lien dont il souffre, qui l'envahit, mais qu'il répète malgré lui, même dans son nouveau rôle de père.

Le Professeur : portrait d'une rencontre avec un self-made man

Le bon professeur présente la capacité d'unir des morceaux de contenus variés afin de leur donner un sens, une direction; il sait constituer une matière et la rendre digeste pour ses élèves. D'informations disparates sur son sujet de prédilection, il parvient à former une trame à la fois compréhensible et captivante qui guidera l'autre. Tout au long des entretiens avec ce jeune homme, nous verrons la manière singulière dont s'entrecroisent les éléments qui constituent cette trame à suivre, de même que leurs effets sur la relation à l'autre. Il travaille à inventer ce fil conducteur pour l'interlocuteur qui l'écoute, afin de maîtriser ce qui sera entendu, autant qu'il travaille à l'établir au sein de son existence, cherchant un sens à lui donner et gardant en vie une sorte d'idéal recherché. Paradoxalement, cette trame, parce que définie dans son essence, maintient le sujet dans une voie unique et directe. La route étant tracée, nul autre chemin n'apparaît possible. Ce Professeur dit et montre ce qu'il veut bien dire et montrer. Il « professe » et enseigne plus qu'il ne se livre. Il instruit l'autre en fonction des éléments qu'il a lui-même choisi de retenir. Dans la version finale de son discours et à force de répétition, les omissions finissent par être désappries, expédiées aux oubliettes. Le discours tenu demeure inébranlable, cohérent; un discours à exhiber plus qu'à partager. Pour que l'interlocuteur reste attentif, intéressé, le professeur doit impérativement marquer son discours de rebondissements et de retournements qui semblent imprévus. Il veut en mettre plein la vue et plein les oreilles. Le Professeur semble avoir tant souffert de l'autre qu'il ne peut le tolérer que dans la mesure où c'est sa propre image qu'il retrouve sur son visage. Mais qu'advient-il lorsque l'image ne correspond plus à ce qu'il en attend? Pris dans une impasse relationnelle, qu'il répète malgré lui avec son enfant, le Professeur doit devenir fin stratège pour maintenir cette image qui lui permet aussi d'exister.

Le Mime : portrait d'une rencontre sans mot

Il y a quelque chose dans la pièce. Une chose imperceptible, invisible à l'œil, mais elle s'y trouve puisque l'autre semble la voir, la toucher. Le Mime a un talent certain pour faire exister ce qui n'existe pas. Devant son public, il parvient à singer une scène imaginée et à la rendre tangible. Dans l'espace vide, on voit apparaître des objets entre ses mains, un décor autour de lui, un scénario. Le public y croit; il voit, il entend, il ressent. Toutefois, aussitôt son public conquis, il s'éclipse sans crier gare. Il se faufile subrepticement derrière les rideaux et, le temps d'un souffle, il a complètement disparu. Que s'est-il

passé? La scène laissée vide désoriente l'auditoire. Difficile de savoir ce qui s'y est joué, étant donné la fin abrupte et inattendue. Pourtant, quelque chose a changé. Devant nous apparaît un jeune homme au regard singulier, alternant entre des face-à-face intenses, perçants, et des moments soudains de perte de contact visuel, un air pensif, ailleurs. Il semble confiant un instant, décidé à se lancer, puis tout à coup mal à l'aise, inconfortable dans ses habits aux allures punk. Sa peau est marquée de nombreux tatouages entremêlés, difficilement identifiables. Son pas est lourd, son débit de voix plutôt lent, souvent stoppé par les relents du poison auparavant injecté. Il est là, face à nous, et plus l'entretien avance, plus on a le sentiment étrange d'une masse prête à se liquéfier. Qu'une rencontre ait lieu, rien n'est moins sûr à ce moment. Comme les mots semblent manquer, c'est d'abord par le corps que nous pourrions appréhender quelque chose de ce sujet. Son allure, ses gestes, son odeur, son silence. Tout ce qu'il montre au lieu de dire. Et tout ce que cela pourra évoquer dans notre propre corps. Pendant les entretiens, c'est souvent le corps marqué qui apparaît comme l'illustration tangible de ce qui fait mal et qui reste innommable. L'identité du Mime paraît sans cesse menacée par cette impossibilité de maintenir la communication. Souvent, il se trouve coupé d'accès aux autres autant qu'à lui-même. Et paradoxalement, c'est aussi par cette manière d'être « coupé » du monde qu'il semble pouvoir survivre. Comment, dans un tel contexte, entretenir des relations avec ses enfants?

La mise en commun et l'analyse des portraits

Avant d'élaborer une conceptualisation, il fallait passer par la comparaison et la mise en commun des résultats premiers et procéder à la liaison de certains aspects communs et saillants du matériel empirique à la théorie psychanalytique pour les penser et les utiliser ensuite dans l'élaboration d'une thèse. Trois dimensions distinctes, bien qu'interreliées, concernant ces éléments communs entre les portraits ont été développées à cette étape de l'analyse: les « personnages inquiétants du sempiternel théâtre de Soi », les « mécanismes interrelationnels et intrapsychiques paradoxaux » et la « filiation mutilée ». Sans les reprendre dans le détail, je tenterai de les définir brièvement afin de situer le lecteur.

Première dimension: les personnages inquiétants du sempiternel théâtre de Soi

L'Absent, l'Abandonnante, l'Agresseur, Celui qui ne protège pas, Celui qui prend toute la place et l'Idéalisé: c'est ainsi que j'ai nommé les

« personnages » composant le théâtre des rencontres, qui renvoient certainement aux relations d'objet, aux identifications et projections, aux fantasmes inconscients, au passé ou à « l'impassé » (Scarfone, 2014) des participants, voire à des parties de leur Moi, ces éléments n'étant évidemment jamais accessibles directement. Nous pouvons même les penser en référence à ces « personnages » invoqués par le patient dans un bureau de consultation : « la cohorte des aïeux qui tournoieraient autour du sujet que nous sommes conduits à rencontrer, comme en un bal de vampires » (De Mijolla, 2004, p. 211).

Pendant les entretiens, les participants mettent en scène ces « personnages » dans la construction d'une histoire personnelle qu'ils souhaitent partager ; tantôt vus chez tel membre de la famille, ils apparaissent ensuite chez tel autre. Parfois, on les retrouve aussi à l'extérieur du milieu familial, comme sortis de ce cercle trop ou trop peu fermé (par exemple lorsque la Direction de la protection de la jeunesse intervient). Ils meublent le discours des participants et s'organisent suivant des configurations propres à chacun, mais jamais ils ne changent tout à fait. Et là se trouve l'une de leurs principales caractéristiques : ce sont des personnages figés, si définis en leurs contours qu'on reste avec le sentiment que rien ne les fera évoluer ou ne les transformera. D'ailleurs, on les retrouve intacts dans la nouvelle configuration familiale des participants, alors qu'ils tentent eux-mêmes de devenir parents. Nouveau théâtre, nouveau décor, nouveaux acteurs. Mêmes personnages et même scénario toujours rejoué.

Ces « personnages » que j'ai décrits dans la thèse sont inquiétants : soit ils menacent (prennent toute la place et excluent, ou encore agressent), soit ils demeurent inaccessibles (absents ou idéalisés), soit ils fragilisent et laissent seul (ne protègent pas et abandonnent). Trop souvent, seul le « mauvais objet » semble présent, le « bon » étant relégué aux oubliettes ou demeurant hors d'atteinte (comme pour l'Idéalisé). L'hypothèse de Pontalis (1981) m'apparaît ici fort éclairante : « Le paradoxe du "mauvais objet" [...] c'est qu'il reste toujours disponible, ne saurait être définitivement perdu et, par là, risque moins que le "bon" d'entraîner le sujet dans le mouvement de sa perte » (p. 64). Cette « permanence » de Soi apparaît ici relativement maintenue au prix de demeurer sur un terrain miné, entouré d'éléments peu rassurants, périlleux. Dans un tel contexte, on pourrait penser que le « vrai soi » (Winnicott, 1965) doit demeurer bien à l'abri, ne pas sortir ni grandir, rester terré, caché, voire ailleurs. Comment se sentir chez soi dans cet environnement-théâtre peuplé de dangers ?

Deuxième dimension : les mécanismes interrelationnels et intrapsychiques paradoxaux

Ces mécanismes interrelationnels et intrapsychiques repérés lors de la mise en commun des cinq portraits me semblaient jouer un rôle crucial dans la compréhension des répétitions, notamment générationnelles, du fait de leur nature paradoxale « contre-ambiguë⁵ ». Je les ai pensés selon quatre modalités – qui ne seront pas développées ici –, chacune renvoyant à un paradoxe du lien qui se coupe et se crée dans le même mouvement : la coupure avec les autres (distanciation relationnelle), la coupure avec le passé (rejet du passé), la coupure avec soi-même (pensée amputée) et la coupure avec la société (autonomie paradoxale). Par cette seconde dimension, j'ai tenté de montrer le rôle potentiel important de ces mécanismes dans les répétitions « à l'identique » (De M'Uzan, 1970) et dans la constitution particulière de ce « lieu d'interlocution interne » qu'est le Soi (sur lequel je reviendrai ultérieurement).

Troisième dimension : la filiation mutilée

Chacun s'insère dans une lignée le précédant, suivant une filiation où se transmet une histoire particulière constituée de souvenirs, de rites, mais aussi de traumatismes, de secrets et de non-dits. La transmission d'une génération à l'autre implique nécessairement une part de répétition, permettant au sujet de développer un sentiment d'appartenance à une lignée, de s'affilier et de s'identifier à une famille. La répétition est donc d'abord une continuité de laquelle peut naître une identité familiale, le sentiment de faire partie d'un groupe particulier. Et c'est d'ailleurs cette première appartenance à une lignée qui assurera, par la remémoration et la perlaboration de son passé, une voie vers l'avenir (Kaës, 2003).

Je me suis intéressée à ce sentiment d'appartenance à une lignée, à cette inscription au sein d'une filiation comme « enfant de... » et éventuellement « parent de... » : les éléments du discours du sujet nous permettant de comprendre d'où il vient et où il va, comment il se situe dans sa filiation, comment il se l'imagine. Guyotat (2005) définit le lien de filiation comme étant « ce par quoi un individu se relie et est relié, par le groupe auquel il appartient, à ses ascendants et descendants réels et imaginaires » (Guyotat, 2005, p. 17). J'ai voulu insister, dans cette section, sur la manière dont se construit la filiation pour le sujet, autant celle qui le précède que celle qui le suit, avec ses répétitions « à l'identique ».

Pour les cinq participants, tout se passe comme si l'un ou l'autre des éléments constitutifs de la filiation, donc nécessaires à sa poursuite, manquait.

L'un des termes de l'équation fait défaut, le résultat s'en trouvant affecté et, par là même, les équations suivantes. Le sujet ne pouvant s'ancrer véritablement et complètement dans sa filiation se retrouve à ne pas pouvoir situer son enfant au sein de cette même filiation. Il y a coupure ou faille autant dans la génération d'avant que dans celle d'après. Au lieu de transmettre un ordre de filiation en générations successives, on peut penser que c'est la coupure et l'impossibilité de s'y ancrer qui se transmet. Ainsi la manière dont s'est constituée la parentalité d'où ils viennent se répète dans la manière dont ils construisent leur propre parentalité; il y manque quelque chose et c'est cet élément manquant qui risque de se répéter, sur le même mode et malgré eux, à la génération suivante. J'ai ainsi développé sur ce que j'ai appelé le « désaveu du désir », le « déni de la filiation paternelle: sans père, sans loi », l'« impossible différenciation ou les "mini-moi" » et l'« orphelin dans le vide ».

Cette troisième dimension renvoie donc à la manière dont s'institue la question de la filiation, en tant qu'elle figure cette tension entre continuité de Soi et continuité du groupe. D'un point de vue phénoménologique, on pourrait parler ici de la « position du Soi » comme position ontologique se trouvant toujours dans un rapport d'intentionnalité (Ricœur, 1965) et demeurant toujours liée à celle de l'historicité, par une « articulation de la progression et de la régression » (Ricœur, 1965, p. 515), en tant que nous sommes tirés par l'arrière et poussés vers l'avant.

En somme, l'amalgame de ces trois dimensions qui aident à mieux cerner ce Soi dont je traiterai – bien qu'il demeure, de par sa nature même, impossible à cerner entièrement – m'a amenée à la démonstration d'une mise à mal de l'intimité et de ce « lieu où nous vivons » (Winnicott, 1974), le parcours de rue et le désir de parentalité apparaissant dès lors comme des tentatives ultimes de redessiner un Soi potentiellement habitable.

Une compréhension-théorisation « hors cadre »

La théorisation finale n'apparaît qu'au terme d'un long et périlleux processus de création, d'articulation et de construction, dans lequel s'emboîtent le discours des participants rencontrés, les choix du chercheur et les éléments de la théorie à l'arrière-plan (Paillé et Mucchielli, 2005). À ce stade, le chercheur expérimente nombre de rencontres: avec lui-même, son sujet de recherche, sa théorie de référence, les auteurs trouvés, l'angoisse de se prononcer. À lui de « prendre la parole » et d'exposer sa pensée, laquelle provient des résultats obtenus et de ses interprétations et vient se greffer à celles

d'autres auteurs. Afin de proposer ma compréhension de la problématique à l'étude et d'arriver à rédiger cette dernière partie du travail de recherche, il m'a fallu revenir à chacune des étapes préalables et les considérer dans leur ensemble.

Comment se présenter à la fois comme « jeune de la rue » et comme « parent » ? Sans être contradictoires, ces deux identités suscitent néanmoins un paradoxe dans la mesure où elles évoquent à la fois une sorte de rupture avec le social et une démarche de continuité avec celui-ci, notamment par la procréation et l'inscription dans une famille. Si paradoxe il y a chez les participants, c'est donc d'abord dans le champ identitaire. La question de l'identité renvoie autant à l'idée du même qu'à celle de la différence; elle décrit la similitude comme mode d'appartenance, mais elle réfère aussi à la singularité et à l'individualité et à ce qu'il y a de plus fondamental et permanent en chacun de nous⁶. Kaës (2012) rappelle que ce champ identitaire se constitue nécessairement dans l'espace interne propre à chacun, dans celui des groupes d'appartenance (filiation et affiliation) et dans celui des groupes externes (ce qui n'est pas l'identité).

Dans le cadre de cette thèse, c'est surtout à l'espace interne de la construction identitaire que je me suis intéressée, mais en tant qu'il se forme dans et par les autres espaces (groupes d'appartenance et groupes externes) et qu'il y reste intrinsèquement lié. Deux interrogations se posent d'emblée: d'une part, de quel espace interne parle-t-on? D'autre part, par quelle voie pouvons-nous y accéder? Un détour théorique s'impose ici.

Pour Jacobson (1975), la « formation de l'identité » consiste en « Un processus qui permet de préserver toute l'organisation psychique – malgré sa structuration, sa différenciation et sa complexité grandissantes – comme une entité hautement différenciée mais cohérente, orientée et permanente, à n'importe quel stade du développement de l'homme [...] Une formation normale de l'identité dépend de l'efficacité des fonctions de synthèse et d'organisation du moi » (p. 36). Dans les entretiens avec les participants, nous n'avons évidemment pas accès à ce processus de formation identitaire. Nous sommes plutôt confrontés à certains de ses éléments, inférés dans le discours et les mouvements transférentiels des rencontres.

Jacobson (1975) nous rappelle que « le concept de formation de l'identité nous centre sur la réalisation du soi chez un individu, l'accomplissement de ses potentialités et son rôle dans la société » (p. 36). C'est donc cet écho à la notion d'un Soi qui reste mon point de départ pour approcher cet espace interne de l'identité. D'ailleurs, bien qu'elle demeure une notion difficile à

cerner et qu'il y ait peu de consensus chez les auteurs quant à sa définition, elle se trouve au cœur des préoccupations de la psychanalyse et de la clinique en tant qu'elle constitue l'une des quêtes ultimes de son processus. Le Soi déterminerait une sorte de globalité du sujet pris dans son individualité et comportant sa part d'ombre, inconsciente. Il n'est pas, à proprement parler, un Moi comme instance psychique, bien qu'il lui demeure irrémédiablement lié. Si le Moi organise et intègre l'expérience, disons que le Soi est celui qui la vit (Matot, 2011). Il concerne assurément le sentiment de cohérence permettant que l'on se sente soi-même en toutes circonstances. D'une certaine manière, il ressemble à ce « Je » dont parle J.-B. Pontalis: il « n'est pas quelqu'un, il n'a pas de carte d'identité [...] et] sa vérité réside dans ses fictions » (Pontalis, 2012, p. 128). Nous savons bien comment l'expérience de Soi varie d'un individu à l'autre. Le développement plus ou moins étendu du « faux self » dans la personnalité, les troubles identitaires et narcissiques de toutes sortes, les structurations psychotiques diverses, etc. sont autant de manifestations venant affecter, d'une manière ou d'une autre, les possibilités du Soi et sa délimitation, « au sens d'un espace intérieur, d'un lieu singulier d'interlocution interne » (Chiantaretto, 2014, p. 5).

Comme l'affirme Gibeault, « Winnicott a défini le "vrai self", à savoir cette partie cachée de l'individu tournée vers les pulsions, qui, fondée sur la continuité narcissique, est à l'origine à la fois du sentiment d'exister et du pouvoir de créer » (Gibeault, 2015, p. 2). Reprenons également ce passage évocateur de Matot, en lien avec le processus adolescent :

Ce paradoxe d'une violence antinarcissique inhérente au contrat narcissique, lequel cependant fonde le narcissisme, impose à l'adolescent un travail de transformation rendant compatible le fait d'être soi et en même temps d'être au monde. Ce travail de transformation implique l'ouverture d'un chantier de déconstruction [...], le droit à se bricoler, au sein de l'institution de la société, une place qui préserve les conditions d'une authentique appartenance à soi. (Matot, 2011, p. 179)

Le devenir propre et l'inscription dans une lignée, lesquels vont de pair, ne peuvent faire l'économie de ce processus de transformation impliquant à la fois rupture et continuité.

Ce bref retour sur l'aspect paradoxal d'une « continuité » de Soi et d'une « continuité » du groupe d'où l'on vient permet d'appréhender la difficile tâche développementale de ce Soi et nous ramène à ce qui lie l'intersubjectif

et l'intrapsychique. Car si le second se crée à partir du premier, il le permet aussi et éventuellement l'empêche. Tel que le rappelle très justement Chiantaretto (2014) lorsqu'il évoque les « écritures de Soi »⁷, il y a toujours chez celui qui se raconte cette « tension entre deux positions psychiques : attester d'une identité (voilà qui je suis), témoigner d'une altération (voilà qui je suis empêché d'être) » (Chiantaretto, 2014, p. 5). À la jonction de l'intersubjectif et de l'intrapsychique donc, ces considérations donnent tout leur sens au Soi comme « lieu d'interlocution interne » (Chiantaretto, 2014).

De la construction singulière d'un Soi

Au premier point d'analyse des résultats (les personnages inquiétants du sempiternel théâtre de Soi), j'ai souhaité faire ressortir les différents personnages présentés par les participants afin de mettre en lumière l'aspect inquiétant du théâtre dans lequel ils semblent se trouver – ainsi que moi-même au moment des entretiens. Ce théâtre est dit « inquiétant » du fait des particularités présentées par ces personnages : menaçants, absents, inaccessibles ou carrément dangereux ; « inquiétant » aussi en raison du caractère figé et répétitif des scénarios racontés. Je me suis intéressée à ces personnages et à ce théâtre en tant qu'ils figurent le monde que m'ont montré les participants, cette « famille » telle qu'ils se la représentent et surtout telle qu'ils ont souhaité me la faire découvrir. Cet angle laisse entrevoir, d'une certaine manière, l'« environnement »⁸ défaillant des participants, ce monde qu'ils habitent où rien n'est solide ni rassurant et dans lequel les liens sont toujours risqués.

J'ai ensuite tenté de réfléchir aux paradoxes « anti-libidinaux » (Racamier, 1996) dans le fonctionnement interrelationnel et intrapsychique des participants (les mécanismes interrelationnels et intrapsychiques paradoxaux) – notamment en termes de coupures agies avec les autres, avec leur passé, avec eux-mêmes et avec la société. De par leur nature « contre-ambigüe » (Racamier, 1996), ces fonctionnements paradoxaux semblent ne jamais pouvoir se modifier ni évoluer. Difficile d'entraîner « du différent », malgré les nombreuses tentatives (faire le contraire, s'exclure ou s'insérer en marge, créer de nouveaux liens, s'inventer une vie en-dehors de..., etc.).

Quant au troisième point de l'analyse des résultats (la filiation mutilée), j'ai voulu penser leur histoire d'une perspective générationnelle, en essayant de comprendre de leur point de vue d'où ils venaient et vers où ils allaient. Une « inquiétude » similaire s'est imposée à moi : quelque chose demeurait figé et se répétait malgré eux. En cherchant à cerner puis à définir ce quelque

chose, je suis surtout parvenue à observer qu'il y avait là un manque et, plus encore, que c'était justement ce manque qui paraissait se rejouer d'une génération à l'autre. Plusieurs auteurs ont abordé la question de la transmission sous l'angle du « négatif », à savoir cette « transmission de chose » dont parle Kaës, souvent repérable dans les symptômes, en tant qu'elle est une « violence de la transmission qui s'établit en déca du sens accessible par le langage » (Kaës, 2003, p. 9). Cournut (1997) la décrit aussi en ces termes : « Est transmis d'une génération à la suivante – ou aux suivantes –, le travail du négatif qui s'est effectué chez un individu, voire un groupe, une famille, à propos d'un événement historico-psychologique » (p. 66). L'idée était de montrer ces filiations à l'ossature tronquée avec lesquelles j'ai été aux prises dans l'histoire de ces jeunes hommes et qui entraîneraient (ceci demeurant hypothétique, et toujours partiel) des répétitions « à l'identique » (De M'Uzan, 1970).

La démarche inductive m'a amenée à m'intéresser à cette question du Soi à la toute fin seulement de mon parcours de thèse. Seule la mise en commun de tous les aspects repérés qui m'ont intéressée a permis qu'émerge cette idée d'un retour aux sources de la construction même du Soi, comme « origine » du « sentiment d'exister et du pouvoir créer » (Gibeault, Winnicott), et comme « lieu d'interlocution interne » (Chiantarreto, 2014). Revenons donc à Winnicott et à sa définition plus précise du self :

Le self, qui n'est pas le moi, est la personne qui est moi, qui est seulement moi, dont l'aspect entier se fonde sur un processus de maturation. [...] le self a des parties et est constitué en réalité de ces parties [qui] s'agglutinent dans une direction intérieur-extérieur, au cours du processus de maturation. Elles sont alors aidées à cet effet [...] par un environnement humain qui prend et tient (*handles and holds*), et favorise ce processus de manière vivante. [...] le self établit une relation vivante entre l'enfant et la somme des identifications qui (après que les représentations psychiques aient été suffisamment incorporées et introjectées) s'organise pour prendre la forme d'une réalité psychique vivante⁹. [...] C'est le self et la vie du self qui seuls donnent une signification à l'action ou à la vie pour l'individu qui s'est développé suffisamment et qui continue de se développer, passant de la dépendance et de l'immaturation à l'indépendance et à la capacité de s'identifier à des objets d'amour matures, sans perdre son identité individuelle. (Winnicott cité dans Abram, 2001, p. 309)

Suivant cette définition tardive de Winnicott (écrite environ un an avant sa mort et donc inspirée de l'ensemble et de l'évolution de son œuvre), le Soi apparaît au cœur du développement humain, de la possibilité d'être et d'aimer. Distinguer le Moi du non-Moi, se sentir exister, se « sentir réel » ; l'émergence du Soi ne peut se faire qu'en lien avec l'environnement le rendant possible. Le Soi se constitue donc nécessairement par l'espace potentiel – éventuellement transitionnel – que Winnicott appellera aussi ce « lieu où nous vivons ». Il est difficile de faire honneur à la complexité de la pensée winnicottienne. Chaque terme renvoie à un autre qui le précise, le nuance, le délimite. Le paradoxe¹⁰ trône en maître et rien n'est laissé au hasard. Au risque de trop simplifier le propos de cet auteur, j'ai néanmoins utilisé certains de ses concepts pour penser. Le développement de la subjectivité (directement lié au Soi) tel qu'élaboré par Roussillon (2007) dans le sillage de Winnicott (1971), m'a permis d'enrichir ma réflexion.

Les différents termes fondamentaux de la définition du self de Winnicott citée ci-dessus me semblent correspondre à certains concepts clés de l'auteur (et d'autres) qui m'ont permis d'articuler la théorie avec ce que je retiens des jeunes pères rencontrés. Premièrement, le « processus de maturation », qui entraîne la différenciation interne-externe, et le rôle soutenant de l'environnement, qui permet cette maturation et l'établissement d'une « relation vivante » entre l'individu et ses identifications, m'ont conduite à reconnaître l'importance de ce « lieu où nous vivons » (Winnicott, 1975). Deuxièmement, l'organisation de cette « relation vivante » menant à la possibilité d'une réalité psychique qui donne sens aux expériences m'a imposé un détour par le passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire et à la notion d'après-coup, comme « catégorie centrale de la pensée de l'origine, du processus psychique et de l'à-venir » (Kaës, 2012, p. 208). De là, je suis arrivée en troisième lieu au processus adolescent et au passage à l'âge adulte, données essentielles dans la compréhension de la parentalité et de la situation « dans la rue » chez les jeunes participants. Partant de ces quelques points saillants du développement de la subjectivité, j'ai tenté de retracer l'essentiel de ma compréhension des problématiques de ces jeunes et j'en suis venue à la compréhension de ce que j'ai appelé une mise à mal du lieu de l'intimité (le Soi).

La mise à mal du lieu de l'intimité

Comme l'affirme Roussillon (2017), « les différences dans l'organisation de la subjectivité se traduisent par des différences dans le mode d'appréhension

subjectif» (p. 108). Le développement du Soi d'un individu est tributaire de plusieurs composantes qui s'imbriquent et s'influencent constamment. Il s'inscrit dans l'intersubjectivité, et ce qui le compose est aussi ce qui le délimite; le monde intérieur et le monde extérieur (tel qu'il est appréhendé) s'en trouvent donc nécessairement teintés, ainsi que l'espace potentiel :

Dans la mesure où la quête de nouveaux objets d'amour et d'un nouveau soi adulte est couronnée de succès, on constate bien la disparition des fluctuations entre les périodes d'expansion narcissique [... et,] chez un adulte achevé, les qualités complémentaires des images du soi et des objets traduisent et définissent à la fois sa propre identité et sa représentation du monde, c'est-à-dire sa position fondamentale vis-à-vis de lui-même et du monde. (Jacobson, 1975, p. 193-194)

À la lumière des théories exposées (dans la thèse) et de l'analyse des résultats, j'ai imaginé ces illustrations, tirées des cinq portraits des rencontres avec les participants :

L'Illusionniste : un Soi masqué

L'enjeu semble ici être de devenir ce que l'on voit de soi... Parure ostentatoire à laquelle il ne peut se soustraire, l'illusionniste demeure prisonnier du masque de l'autre, jusqu'à le faire sien. Car sans lui, nul ne peut le reconnaître et, pire, il n'existe peut-être pas. Il est un Soi masqué, à soi-même et aux autres. Ne pouvant découvrir son vrai visage, il demeure anonyme en son propre domaine.

Le Boxeur : un Soi peuplé de monstres

Toujours sur ses gardes, le Boxeur sait que les monstres sont partout. Ils sortent de nulle part, aux moments les plus inattendus. Pour s'en défendre, mieux vaut les voir venir et déjouer la peur, être prêt à les affronter, les attendre incessamment. À la longue, ils envahissent tant l'espace qu'ils se fondent en lui, au point de le confondre. Le monstre, c'est lui. Il a peur, il fait peur, il se fait peur.

Le Funambule : un Soi dans le néant

Dans un monde où le sol se dérobe, le Funambule s'accroche tant bien que mal à tout ce qui s'offre à lui. Il a besoin d'un balancier pour le maintenir en équilibre. Paradoxalement, si la chute le guette et qu'il la craint, c'est

aussi au-dessus du vide et de la foule sidérée qu'il se sent le plus vivant. Car dans cette position, plutôt que d'être englouti par le néant, il le surplombe, le possède tout entier. Toutefois, ainsi suspendu (ou haut perché), il reste seul : loin de tout, des autres et d'où il vient, donc de lui-même.

Le Professeur : un Soi dans le palais des glaces

Entouré de ses miroirs, le Professeur contemple une image rassurante, tant elle est connue. D'ailleurs, gare à celui qui tente de la déformer, il sera englouti par elle. S'il s'y perd parfois, le Professeur qui regarde le miroir n'est néanmoins pas dupe. Derrière la glace se cache autre chose. Une chose dont on ignore tout et qui, par là même, fait peur. Mieux vaut ne jamais la voir, ne jamais la découvrir, et donc plutôt ériger un mur de glace qui réfléchit sans montrer. Miroir, ô miroir... protège-moi.

Le Mime : un Soi aux « sens dessus dessous »

Le Mime est en mal de communication. Les canaux sont coupés, bouchés, tordus. Ou alors ils s'inter-changent et on n'y comprend plus rien. Il aimerait crier, mais le son qui ne sort pas lui brûle la gorge. Il voudrait qu'on l'entende, qu'on le comprenne, qu'on l'aime, mais sa peau risque de s'enflammer au contact de l'autre. Son corps est épuisé, rempli de tout ce qui ne se dit pas. Alors le Mime veut dormir, poser sa tête et ne plus rien sentir.

*

J'ai présenté ces Soi singuliers à titre d'illustrations seulement. Il ne s'agit en aucun cas de modèles théoriques et ils ne concernent que les portraits tels que je les ai mis en forme. Je souhaitais imager les témoignages des participants en tant qu'ils peuvent signifier à la fois « voici qui je suis » et « voici qui je suis empêché d'être » (Chiantaretto, 2014). Pour Khan (1976), le domaine du Soi est l'intimité. Au regard de ces dernières illustrations, ne sommes-nous pas effectivement confrontés à des paradoxes au sein même du Soi, entraînant une mise à mal de ce domaine de l'intimité ? Si tout se passe comme si le sentiment d'exister demeure irrémédiablement lié à ce qui empêche d'être, comment préserver les différents lieux dont j'ai parlé, à savoir ce « lieu d'interlocution interne », domaine de l'intimité, autant que ce « lieu où vivre » ? Comment les rendre plus habitables ?

D'ailleurs, pour continuer de « jouer » avec ces idées, je pense à un article de Lussier et Poirier (2000) qui relevaient, plutôt qu'une absence de

logement ou de maison chez les « jeunes itinérants », celle d'un véritable « foyer » (*home*), voire, dirais-je, d'un « chez-soi ».

Être « dans la rue » et être parent : un paradoxe ?

Le « symptôme » est souvenir, mais de cette sorte de mémoire qui s'ignore comme telle (Roussillon, 2007). Et s'il est souvenir, il est vital pour le sujet, qui se conçoit aussi par sa mémoire. Toujours dans cette optique de « jeu », il est intéressant de considérer l'identité « jeune de la rue » des participants comme un « symptôme », en tant qu'il porte en lui-même cette logique singulière qui « masque et révèle tout à la fois » une réalité psychique inconsciente (Roussillon, 2007). Si l'intimité des participants semble fragilisée – et par là même le « lieu où ils vivent » –, il n'en demeure pas moins que cette construction « symptôme » fait partie intégrante de qui ils sont, dans la mesure où elle leur permet d'exister et de rester en lien *a minima*. Être « jeune de la rue », dans le sens commun qu'évoque cette identité particulière – déambuler dans les rues et les parcs du centre-ville, seul, en petit groupe ou entouré de chiens, faire du *squeegee*, quémander de la monnaie aux passants, etc. – ne couvre-t-il pas un paradoxe en soi ? Il en va semble-t-il apparemment d'une sorte de place spectaculaire qui s'affiche à la vue de tous et qui montre, paradoxalement, l'impression d'une non-place dans la société. Les jeunes de la rue semblent dire : « Regardez, n'oubliez pas que nous ne sommes pas là. » Et ce compromis du « symptôme » qui pourtant empêche de vivre contribue paradoxalement à la survie du sujet. Quelque chose de la « continuité de soi » et de la « continuité du groupe » est ainsi en partie préservé, et ce malgré le coût psychique et la souffrance engendrés. Tout se passe comme si, tel que l'écrit Pontalis (1981), « plutôt que de se mesurer à la folie d'Éros, ils choisissent le combat perdu d'avance avec Thanatos » (p. 66). L'inertie, le non-désir, la répétition « à l'identique » en témoignent. Et tant qu'une nouvelle possibilité d'« après-coup » ne leur aura pas permis de sortir de cette répétition mortifère dans laquelle ils baignent, les sujets demeureront enlisés, empêchés, coupés en partie du monde et d'eux-mêmes.

Devenir père en cours d'adolescence¹¹ peut s'apparenter à la « conquête d'un re-père » (Marchand, 2013), au désir de faire autrement et de se distancier du modèle parental connu. Malgré la contradiction d'ordre identitaire qui sépare le passage adolescent et celui du devenir parent (Nanzer, 2013), on peut imaginer, comme le propose Gutton (2006), que le second favorise la fin du premier. En effet, par le « deuil de sa propre réalité parentale interne » (Gutton, 2006, p. 19), l'individu devenant parent sortirait

progressivement de son processus adolescent. En ce sens, peut-on penser que la parentalité chez les jeunes pères rencontrés renvoie, entre autres, au désir d'un « après-coup » recouvrant le potentiel de les sortir d'une situation figée ? Gilbert (2015) développe d'ailleurs cette idée d'une « quête d'autonomie » sous-jacente au désir d'être parent.

Pour ces jeunes pères, avoir des enfants – et même parfois « à répétition » – va de pair avec l'espoir de renouveau et l'envie de faire différemment, voire de faire « le contraire ». Pourtant, les mêmes problématiques semblent se rejouer, dans une sorte de reprise « à l'identique » (De M'Uzan, 1970), et le devenir père apparaît compliqué au sein des trois axes (symbolique, imaginaire et réel) de la parentalité présentés par Delion (2011). Il semble que l'après-coup souhaité n'en devienne pas véritablement un.

En guise de conclusion : une démarche inductive...

Ma thèse adopte d'abord une démarche itérative (Tracy, 2013) : les questionnements de départ viennent directement des entretiens effectués et des résultats préliminaires de la recherche initiale sur la parentalité. La forme et le contenu des résultats se sont décidés à la suite de tout un travail de relectures et réécoutes des entretiens, prise de notes et création de comptes rendus. Les portraits ainsi construits sont donc le fruit d'un long parcours d'intégration du matériel, avec tout ce qu'il a généré. Notons aussi les nombreux retours vers les verbatims à ce stade de l'analyse, essentiels à l'accordage et à la crédibilité des interprétations par rapport à chacun des participants. La mise en commun des portraits lors d'une nouvelle analyse des résultats ainsi constitués m'a amenée à établir trois dimensions du matériel. Ce sont à la fois la mise en forme de ces trois dimensions distinctes, la recherche des liens les unissant et les allers-retours constants avec le matériel d'entretien et avec les portraits qui ont permis l'élaboration d'une théorisation-compréhension. Cette démarche fondamentalement inductive devrait être comprise non pas comme linéaire, mais plutôt comme une succession d'étapes s'enrichissant les unes des autres. Plus précisément, les étapes antérieures permettent l'émergence des étapes subséquentes, et chacune s'en trouve nourrie et approfondie au fur et à mesure que le processus avance.

L'identité « jeune de la rue », appréhendée comme « symptôme », semble permettre d'exister et de demeurer en lien *a minima*, en préservant, en partie, la continuité de Soi et celle du groupe d'appartenance. Mais le symptôme est avant tout un compromis : le coût engendré n'est pas négligeable. Quant à l'identité « parent », elle paraît référer tant au désir d'enfant comme possibilité

relationnelle qu'au désir de parentalité comme « après-coup » potentiel. Si paradoxe il y a, c'est peut-être dans le rôle joué par ce désir intense, répété et revendiqué d'être père chez ces jeunes de la rue. D'une part, il paraît recouvrir l'espoir d'une vie meilleure et celui d'une réparation d'un passé douloureux et chaotique, par la possibilité d'un « après-coup » salutaire permettant de reconfigurer ce qui se borne à demeurer intact. D'autre part, sa réalisation entraîne le danger d'un déséquilibre, voire d'une crise au sein de cet espace de Soi. Car si le lieu de l'intimité se trouve figé et restreint dans sa composition même, difficilement habitable, c'est aussi, semble-t-il, de cette manière qu'il conserve les conditions de son existence. Chiantaretto (2014) explique d'ailleurs cette fuite d'un « chez-soi » – pourtant nécessaire – comme une résistance au « meurtre de l'intériorité » : la « survivance » du sujet entraîne la nécessité et la contrainte de ne pas se trouver en soi. Le parcours de rue et le désir d'être père des jeunes rencontrés me sont dès lors apparus comme des tentatives ultimes de redessiner ce Soi afin qu'il devienne potentiellement habitable.

Si la portée de cette thèse apparaît limitée en ce qu'elle ne concerne que cinq participants, la démarche résolument inductive et personnelle qui l'a soutenue se base sur les critères qui fondent les approches qualitatives du même type (Tracy, 2010). Le souci constant de transparence et de réflexivité, autant dans les entretiens que dans l'analyse subséquente, reflète les qualités de « sincérité » et de « crédibilité » telles que décrites par Tracy (2013). Mentionnons aussi le potentiel évocateur et porteur de sens de l'« analyse métaphorique » (Tracy, 2013), la « richesse » et la « rigueur » (Tracy, 2013) au niveau théorique et dans l'analyse et les interprétations, ainsi que la « cohérence » (Tracy, 2013) recherchée pour l'ensemble du travail. Quant à la « posture » d'ouverture particulière à laquelle j'ai souvent référé, si elle s'inspire de la *grounded theory* (Glaser et Strauss, 1967), entre autres par sa possibilité de « favoriser l'innovation par la suspension du recours [aux] cadres théoriques existants » (Guillemette, 2006, p. 34), elle fait aussi écho à la posture » d'écoute psychanalytique du matériel.

Dans le contexte actuel d'une clinique marquée par une « hypermodernité » (Kaës, 2012) favorisant l'excès, le contrôle et l'accélération du temps, l'urgence de réfléchir à comment cette posture clinique particulière – dans laquelle doit être tolérée l'attente nécessaire à la créativité – peut subsister m'apparaît cruciale. Ce parcours effectué à travers les analyses multiples et l'articulation avec la théorie psychanalytique peut-il être porteur de réflexions pour la clinique ? Plus encore, ne rejoint-il pas certains aspects de la clinique analytique telle qu'elle peut se déployer autrement, hors cadre ?

Par exemple, si l'on considère le travail de création des portraits, il m'apparaît s'apparenter à l'une des fonctions essentielles du thérapeute qui tente de se représenter son patient, de mettre au travail ses propres capacités de symbolisation. Par la mise en forme de métaphores, j'ai souhaité démontrer l'importance du constat suivant dans le maintien d'une certaine posture clinique: s'efforcer d'aller à la rencontre de l'autre doit nécessairement passer par l'expérience de cet autre investi en soi. Ceci implique de tolérer, pendant un temps, l'incompréhension et l'incertitude qui, éventuellement, permettront qu'un sens survienne et s'impose. Plus encore, cette venue vers l'autre et vers soi-même par au moyen de métaphores permet qu'un nouvel espace de pensée émerge, offrant peut-être une possibilité d'élaboration pour cette répétition « à l'identique » dont j'ai déjà parlé.

Les différents moments évoqués dans le travail du chercheur – entre les entretiens, l'analyse, l'écriture – m'apparaissent remettre en avant cette notion de posture à adopter. Il semble que la cohérence d'un tel travail de recherche, pour demeurer dans une perspective inductive (et psychanalytique), passe par des allers-retours constants concernant cette question de la posture. J'ai tenté de toujours demeurer au plus près de l'essence de ces entrevues, en y revenant et en retardant l'interprétation le plus longtemps possible. Plutôt que de chercher l'interprétation juste, il s'agissait de chercher à s'intéresser au sujet et à ce qui se passe pendant la rencontre, en s'observant soi-même, notamment. Quant à la posture de celui qui écrit; qui rend compte, et qui transmet? Proposer des ponts avec la posture de l'analyste qui écoute et qui tente d'élaborer pour lui-même d'abord ce qu'il entend, pour éventuellement l'interpréter, en restituer quelque chose au patient peut-être, vient soutenir l'importance d'un questionnement éthique et en recherche, et en clinique.

Eveline Gagnon
 evelinegagnon@hotmail.com

Notes

1. L'organisme Dans la rue offre de l'aide à des jeunes en difficulté, vivant dans des situations de grande précarité et d'instabilité. Le centre de jour Chez Pops, où nous avons rencontré les participants de cette recherche, fournit divers soins et services, dont un service à la famille intervenant auprès des jeunes parents.
2. En référence au concept de neutralité comme idéal à viser, tel que défini dans le cadre analytique.
3. Il s'agit de catégories conceptuelles permettant la mise en évidence de significations particulières quant au contenu abordé dans les entretiens.

4. Je reprends ici les termes de Christian Thiboutot dans son appréciation de la thèse, à titre de membre du jury.
5. Je renvoie ici à Racamier (1996) qui décrit un modèle paradoxal particulier, propre à la nature de certains secrets délétères, afin d'expliquer les répétitions générationnelles. En bref, le texte de Racamier met de l'avant l'aspect paradoxal de ce type de secret anti-libidinal qui s'exhibe et se cache à la fois, les deux mouvements demeurant « ligaturés » l'un à l'autre, dans une sorte de « contre-ambiguïté » dont le prototype serait le mort-vivant.
6. Éléments tirés de la définition de l'identité proposée par le dictionnaire français Larousse.
7. À savoir l'autobiographie et les autres modes d'écriture sur soi.
8. J'utilise ce terme winnicottien à dessein, tout en gardant en tête le caractère indécidable de l'interne et de l'externe, sachant que nous ne pouvons qu'ignorer de quel espace ils nous entretiennent.
9. Cet aspect « vivant » contraste bien avec le côté figé dont je parlais concernant le théâtre des personnages des participants.
10. Ici, nous ne sommes plus dans le type de paradoxe « anti-libidinal et contre-ambigu » décrit par Racamier (1996). Il s'agirait plutôt des paradoxes rendant compte de la richesse et de la complexité de la vie psychique, avec son caractère ambigu, justement.
11. Les participants ne sont pas des adolescents du point de vue de leur âge certes, mais j'ai tout de même expliqué dans la thèse en quoi l'adolescence comme processus continue de les concerner.

Références

- Abram, J. (2001). *Le langage de Winnicott*. Paris : Popesco.
- Aulagnier, P. et al. (2009). *La pensée interdite*. Paris : Payot.
- Bion, W. R. (1959). Attaque contre les liens. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 25, 285-298.
- Brunet, L. (2008). Réflexions sur la validité et la légitimité des méthodes diagnostiques. *Revue québécoise de psychologie*, 29 (2), 29-42.
- Chiantaretto, J.-F. et al. (2014). *Écriture de Soi, écriture des limites*. Cerisy : Hermann.
- Cournut, J. (1997). La transmission intergénérationnelle inconsciente. Dans O. Halfon et al. (dir.), *Filiations psychiques* (p. 61-72). Paris : Presses universitaires de France, 2000.
- Delion, P. (2011). *La fonction parentale*. Bruxelles : Fabert.
- De Mijolla, A. (2004). *Préhistoires de famille*. Paris : Presses universitaires de France.
- De M'Uzan, M. (1970). Le même et l'identique. Dans *De l'art à la mort*. Paris : Gallimard, 1977.
- Gibeault, A. (2015). Filiation paternelle. Des enjeux de son déni et de son élaboration dans la psychose. *Les cahiers jungiens de la psychanalyse*, 141 (1), 21-35.
- Gilbert, S. (2009). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'apport heuristique des rencontres intersubjectives. *Recherches qualitatives*, 28 (3), 19-39.
- Gilbert, S. (2015). La parentalité chez les « jeunes adultes en difficulté » comme tremplin vers l'accession à l'autonomie adulte. Dans S. Bourdon et R. Bélisle (dir.), *Regard sur... les précarités dans le passage à l'âge adulte au Québec* (p. 93-114). Québec : Les presses de l'Université Laval.
- Glaser, B. G. et Strauss, A. L. (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Chicago : Aldine.
- Guillemette, F. (2006). L'approche de la *Grounded Theory*; pour innover? *Recherches qualitatives*, 26 (1), 32-50.
- Gutton, P. (2006). Parentalité. *Adolescence*, 55 (1), 9-32.
- Guyotat, J. (2005). Traumatisme et filiation. *Dialogue*, 168 (2), 15-24.

- Jacobson, E. (1975). *Le Soi et le monde objectal*. Paris: Presses universitaires de France.
- Kaës, R. (2009). *Les alliances inconscientes*. Paris: Dunod.
- Kaës, R. (2012). *Le Malêtre*. Paris: Dunod.
- Kaës, R., Faimberg, H., Enriquez, M. et Baranes, J.-J. (2003). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris: Dunod.
- Khan, M. (1976). *Le Soi caché*. Paris: Gallimard.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (2004). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: Presses universitaires de France.
- Leroux, V. (2001). *Figures de l'infertilité* (Thèse de doctorat inédite). Université du Québec à Montréal.
- Lussier, V. et Poirier, M. (2000). La vie affective des jeunes adultes itinérants: de la rupture à la hantise des liens. *Santé mentale au Québec*, 25, 67-89.
- Marchand, F. (2013). La paternité à l'adolescence: conquête d'un re-père? *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 88 (1), 153-160.
- Matot, J.-P. (2011). Place des processus de déconstruction dans l'appropriation subjective à l'adolescence. *La psychiatrie de l'enfant*, 54 (1), 175-200.
- Nanzer, N. (2013). Devenir parent. Le rôle du psychothérapeute. *Revue Psychothérapies*, 33 (2), 116-122.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Collin.
- Pontalis, J.-B. (1981). Non, deux fois non. Tentative de définition et de démantèlement de la « réaction thérapeutique négative ». *Nouvelle revue de psychanalyse*, 24, 53-73.
- Pontalis, J.-B. (2012). *Avant*. Paris: Gallimard.
- Racamier, P.-C. (1996). Le travail des secrets: préliminaires. *Revue Groupal*, 2 (« Folie et secret en famille »).
- Ricœur, P. (1965). *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Paris: Seuil.
- Roussillon, R. et al. (2007). *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*. Issy-les-Moulineaux: Elsevier-Masson.
- Scarfone, D. (2013). L'impassé, actualité de l'inconscient. *Rapport en vue du Congrès des psychanalystes de langue française*. Montréal, mai 2014.
- Scarfone, D. (2014). Les mots en « trau » et la réalité du message. Ou comment la vie psychique est tissée de traumatique. Communication au colloque « Où va la psychanalyse? », Bruxelles, février 2014.
- Tracy, S. J. (2010). Qualitative quality: Eight "bigtent" criteria for excellent qualitative research. *Qualitative Inquiry*, 16, 837-851.
- Tracy, S. J. (2013). *Qualitative research methods. Collecting evidence, crafting analysis, communicating impact*. Chichester: Wiley Blackwell.
- Winnicott, D. W. (1958). *La capacité d'être seul*. Paris: Payot.
- Winnicott, D. W. (1965). *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*. Paris: Payot.
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris: Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1974). *La crainte de l'effondrement*. Paris: Gallimard, 1975.